

l'amélioration des services sanitaires et sociaux. Par ailleurs, les écoles israéliennes ont récemment adopté un programme destiné aux étudiants juifs : intitulé « Vivre ensemble » ; il comprend l'étude de la culture et de l'histoire arabes pour surmonter les préjugés. Cependant, les dirigeants arabes et israéliens conviennent que les changements fondamentaux ne se feront pas facilement. Avec un peu de chance, cependant, l'instauration de meilleures relations entre Arabes et juifs d'Israël pourrait servir de précédent utile — sinon de modèle — pour une réconciliation dans la région.

Newsweek, 21 janvier 1985

UN PARFUM DE PARADIS

Le chef de l'OLP Yasser Arafat s'explique sur la démocratie qui anime l'action politique palestinienne. Il évoque également certaines périodes vécues lors du siège israélien du secteur musulman de Beyrouth, en août 1982. Le dirigeant palestinien fait part aussi de ses moments de doute un soir d'août, alors que l'état israélien s'était refermé autour de la capitale libanaise. Croyant sa fin et celle des siens imminentes, le chef de la centrale palestinienne avait alors formulé en ces termes son dernier ordre militaire : « Un parfum de paradis ». Ces paroles revêtaient alors une double signification : d'une part, le chef de l'OLP affirmait qu'il était prêt à mourir et d'autre part il estimait que la mort était proche.

Nous reproduisons ci-dessous des passages de cet entretien extrait du livre d'Alan Hart, Arafat : Terrorist or Peacemaker, Londres, Sidgwick and Jackson, 1984 et reproduits dans le quotidien britannique The Guardian.

« La démocratie n'est pas qu'un slogan politique. Il s'agit également d'un style de vie. Un peuple en démocratie doit être libre d'exprimer ses opinions et ses souhaits — et c'est la raison pour laquelle j'ai toujours

insisté pour que tous les groupes et fronts de libération soient représentés au sein de l'OLP. J'ai toujours cru que cette liberté était essentielle à notre lutte. J'ai, moi aussi, un slogan : *Seuls les hommes libres combattent*. Laissez-moi vous expliquer ce que j'entends par là.

J'ai toujours su que notre lutte était de longue haleine, qu'elle devrait se poursuivre pendant de nombreuses années, peut-être même au-delà de ma génération. Je savais également que nous allions être agressés par les Israéliens et que nous aurions à nous défendre une fois que nous aurions prouvé que la question palestinienne ne pouvait être occultée. Et c'est là où mon slogan prend toute son importance.

Pensez-vous que mon peuple aurait combattu aussi longtemps et supporté tant de malheurs et de souffrances simplement parce que, le doigt sur la gâchette, je lui intimais l'ordre de continuer ? Bien sûr que non. Notre résistance persiste parce que telle est la libre volonté de notre peuple.

Pour être franc, nous ne devons pas notre survie à nos fusils car le combat est des plus inégaux. L'affaire se serait-elle limitée à une question de fusils et de technologie militaire que nous serions vaincus depuis longtemps. Israël est la superpuissance de la région et nous lui résistons en fait avec des arcs et des flèches. Nous avons survécu grâce à notre démocratie.

Pour quelle raison un Arabe moyen offrirait-il sa vie à un régime dictatorial — le sien — qui ne se soucie absolument pas de son sort ? C'est la leçon que les régimes arabes auraient dû tirer de la guerre de 1967. Donc, je le répète, nous avons survécu par notre démocratie.

Une délégation de dirigeants et de personnalités représentant toute la communauté musulmane est venue me rendre visite [à Beyrouth]. Ils venaient me supplier d'abandonner la lutte, parce que, disaient-ils, la situation de l'OLP était désespérée et qu'il ne servirait à rien d'augmenter le nombre des victimes.

Ils me demandaient : « *Pourquoi poursuivez-vous la lutte ? Les Etats arabes ne*

vous aideront pas plus que les gouvernements du reste du monde. Quelqu'un vous a-t-il fait la moindre promesse ? Non, n'est-ce pas ? Si vous étiez en mesure de nous fournir un indice quelconque sur un éventuel appui, nous continuerions à soutenir votre lutte. Mais il n'y a rien à l'horizon. Les miracles n'existent pas. Alors, Abou Ammar, nous vous en conjurons, abandonnez la lutte maintenant. »

Je leur ai répondu : *« Mes chers amis, si tel est vraiment votre souhait, je suis prêt à donner sur-le-champ l'ordre d'arrêter les combats. Il est de votre droit de formuler une pareille requête et j'accéderai à vos désirs. Mais auparavant, s'il vous plaît, écoutez ce que j'ai à dire. »* Mon intervention fut longue et argumentée.

En guise de conclusion, je leur dis qu'il était de notre devoir envers les générations futures de résister jusqu'à la mort s'il le fallait ; que si nous abandonnions maintenant, l'esprit de la résistance arabe disparaîtrait à jamais. Et pour finir, j'ai parlé de l'état maladif du monde arabe actuel dû au fait que chaque nouvelle génération avait été trahie par la précédente, et je leur ai posé cette question : *« Allons-nous faire comme les générations passées et trahir nos enfants ou allons-nous être la première génération à donner l'exemple de la fermeté ? »*

Alors ils se sont tous approchés de moi et m'ont dit en pleurant : *« Abou Ammar, nous avons honte de nos paroles. Vous devez continuer à combattre et nous mourons avec vous. »*

En août, l'étau des chars israéliens autour de Beyrouth-Ouest s'était resserré. Les Israéliens semblaient prêts à donner l'assaut final. Bien qu'alors mes collaborateurs aient totalement ignoré la nature des sentiments qui m'animaient, j'étais complètement désorienté — confus. Je n'arrivais pas à comprendre comment les Israéliens avaient réussi à nous encercler en seulement six heures. Je suis allé prier pendant trente minutes, à la suite de quoi j'ai déclaré à mes compagnons : *« Je sens un parfum de paradis... »*

Conformément à notre religion et à nos traditions, mes propos revêtaient une double signification. J'affirmais tout d'abord que j'étais prêt à combattre et mourir en martyr et donc à entrer au paradis. J'estimais enfin que la mort était proche. Ensuite j'ai formulé mon dernier ordre militaire en ces termes : *« Un parfum de paradis. »* Le moral de nos combattants s'est alors modifié d'une manière absolument spectaculaire. Je ne peux vous expliquer comment, subitement, tout s'est transformé. Les Israéliens auraient-ils mené à terme leur entreprise en envahissant Beyrouth que nous les attendions de pied ferme.

J'ai demandé : *« Étiez-vous vraiment convaincu de l'imminence de votre mort ? »*

« Oh ! oui ! répondit Arafat. Absolument. Sans l'ombre d'un doute. »

The Guardian, 7 décembre 1984